NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 Nº 8 1953

La méditation fondamentale des Exercices de saint Ignace à la lumière de saint Paul

Jean LEVIE (s.j.)

p. 815 - 827

https://www.nrt.be/es/articulos/la-meditation-fondamentale-des-exercices-de-saint-ignace-a-la-lumiere-de-saint-paul-2549

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La méditation fondamentale des Exercices de saint Ignace à la lumière de saint Paul

Grâce à Dieu, le temps est loin, et à jamais révolu, où certains interprètes considéraient la Méditation fondamentale du livre des Exercices comme une sorte de philosophie naturelle, ne supposant pas nécessairement l'économie surnaturelle de la vision béatifique et de la grâce. Tous s'accordent aujourd'hui à reconnaître que dans la pensée de S. Ignace la méditation fondamentale nous introduit d'emblée dans l'ordre surnaturel et ne se comprend pas en dehors de lui.

Le temps est loin et à jamais révolu où le Christ était censé, au jugement de plusieurs, n'apparaître dans les Exercices qu'au début de la deuxième semaine et n'avoir pas de rôle essentiel à remplir durant la première semaine; comme si la réconciliation du pécheur avec le Père des cieux pouvait se réaliser en dehors de Celui qui est notre seule voie de salut, notre seul Sauveur, notre seul Rédempteur! Dès le premier colloque du premier exercice de la première semaine S. Ignace me place en présence du Christ en croix et me force à me demander : « quid egerim ego pro Christo, quid agam pro Christo, quid agere debeam pro Christo ». Doctrinalement, la première semaine des Exercices (comme du reste la méditation fondamentale) est aussi profondément christocentrique que n'importe quelle autre.

Enfin le temps est loin et à jamais révolu, où le livre des Exercices était considéré par quelques-uns, amis ou adversaires, comme constituant avant tout une puissante ascèse de la volonté, qui pourrait être psychologiquement concevable en dehors de l'économie de la grâce, en dehors de l'ordre divin du salut par don gratuit d'en haut; aujourd'hui tous se plaisent à faire remarquer la place centrale de la grâce aussi bien dans la théologie des Exercices que dans les moindres méthodes psychologiques du livre; S. Ignace est plus convaincu que personne que Dieu *commence toujours* et qu'il n'appartient à l'homme que d'accepter ou, hélas, de refuser les dons divins.

En rappelant ces trois aspects de progrès récents dans l'interprétation des Exercices, nous songeons évidemment à trois points essentiels de la théologie de saint Paul.

L'homme fait son salut non par ses forces naturelles, non par l'effort moral de son intelligence et de sa volonté, non par la réalisation de sa propre « justice », mais en subordonnant tout son être, ses puissances intellectuelles et volontaires, à une justice supérieure qui

naît de la foi et croît avec la foi, à un don gratuit descendant du Ciel, la « justice de Dieu »; l'ascèse chrétienne est essentiellement « surnaturelle » et ne peut se réduire à une théodicée et une éthique naturelles.

De cette transformation radicale de notre moralité humaine, le Christ Jésus est le médiateur unique; par Lui seul nous passons du péché à la Vie, par Lui seul et en Lui seul nous nous sanctifions en nous assimilant de plus en plus à Lui « a claritate in claritatem », « avec une splendeur toujours croissante » jusqu'à la parfaite assimilation du Ciel.

Et tout cela est don gratuit, initiative divine spontanée, « grâce » de Dieu, cause unique, désormais, de toute sainteté, de toute grandeur morale; la « grâce » seule peut rétablir l'équilibre moral en notre nature affaiblie par le péché et devenir en nous le principe d'un dynamisme moral supérieur qui vient du Christ et non de nous-mêmes, qui aboutit au Christ et par le Christ au Père.

Nous voudrions, dans cet article, montrer, au sujet de la méditation fondamentale du livre des Exercices, combien elle prend sa pleine valeur et sa parfaite signification à la lumière de la doctrine ascétique et mystique de saint Paul. Ce n'est là, dans notre pensée, qu'un exemple entre plusieurs; on pourrait de la même façon comparer la doctrine ignatienne « De regno Christi » et le christocentrisme de saint Paul, la conception du troisième degré d'humilité et la théologie paulinienne de la mortification; tout le livre des « Exercices spirituels » s'éclaire au maximum à la lumière de saint Paul [1]. Certes, aucun chrétien n'en doute, toute ascèse authentiquement chrétienne de l'Eglise catholique, qu'elle soit augustinienne, bénédictine, dominicaine, franciscaine ou ignatienne, ne peut trouver sa plus profonde justification qu'au cœur des écrits inspirés, dans nos évangiles, en saint Paul, en saint Jean et par eux en Notre-Seigneur Jésus-Christ; cet article ne prétend donc faire aucune découverte, pas plus que ne le ferait un article semblable sur saint Benoît, saint François ou saint Dominique. Mais pour chaque fidèle ou ami d'une discipline religieuse de l'Eglise catholique, il est toujours consolant et bienfaisant de remonter de la pensée du fondateur de l'Ordre, de l'initiateur de la doctrine aux sources infaillibles, garanties par la véracité divine; il est réconfor-

1. Il ne s'agit pas toutefois ici d'une étude de « sources » au sens ordinaire du mot. S. Ignace, qui a sans cesse médité et cité les évangiles, cite rarement soit dans les Exercices, soit dans les Constitutions ou dans sa correspondance, les épîtres de saint Paul, et ne semble pas en avoir jamais fait une étude approfondie. Les parallélismes qu'on peut établir ne prouvent pas une influence immédiate et consciente de la pensée de Paul sur la sienne, mais manifestent simplement d'une part l'influence de l'Eglise qui, par des voies diverses, communique à ses enfants la substance des écrits inspirés, d'autre part l'action parallèle de la grâce qui conduit selon les mêmes principes essentiels toutes les âmes chrétiennes.

tant de constater de nouveau non pas *le fait* de l'accord foncier — celui-ci est assuré d'avance par l'approbation de l'Eglise, — mais le « *comment* », le « *mode* » de cet accord.

C'est toute l'ambition de ce travail, essai d'exposition — élaboré au cours de retraites sacerdotales ou religieuses — de la *doctrine* du détachement, telle que la propose saint Ignace dans la « méditation fondamentale [2] ».

Une remarque préliminaire éclairera notre route. La plupart des interprètes des Exercices reconnaissent que les Exercices spirituels de S. Ignace, à côté de leur but général de formation chrétienne totale — ce qui a amené la Compagnie de Jésus à mettre les Exercices à la base, largement comprise, de toutes les retraites de ses membres depuis leur entrée au noviciat jusqu'à leur mort —, ont un but *particulier* qui se réalise principalement la première fois qu'on fait les Exercices : Ils sont une méthode « d'élection », ou, de façon plus précise, « de choix d'un état de vie », d'orientation nouvelle de la vie à la lumière du plan divin. Ce but *très déterminé* influe en maints détails sur la structure des Exercices et « particularise » parfois ce qui, dans la pensée totale de S. Ignace, est plus général, plus fondamental.

On sent bien par exemple, dans la méditation des deux étendards, que les deux premiers degrés de la tactique diabolique : amour des richesses, honneur mondain, conduisant à l'orgueil, sont précisément les deux obstacles essentiels qui détournaient les chrétiens de l'époque de S. Ignace de la vie religieuse ou de la vie sacerdotale. Cela ne signifie donc pas que selon S. Ignace la tactique diabolique générale à l'égard de l'humanité soit partout et toujours celle qui est considérée ici du point de vue limité de l'élection. De même il nous semble clair que, surtout pour quiconque a déjà fait plusieurs fois les Exercices, la méditation fondamentale doit être construite en tenant compte de toute la pensée de S. Ignace sur Dieu, telle qu'elle s'exprime entre autres dans la *Contemplatio ad Amorem* [3] : toute l'histoire de notre

2. Nous en donnons ici le texte, traduit par le P. Doncœur :

« *Principe et Fondement.* L'homme est créé pour louer, révérer et servir Dieu notre Seigneur, et par là sauver son âme. Les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme, en vue de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il est créé.

» D'où il suit que l'homme doit user d'elles dans la mesure où elles l'aident à atteindre sa fin; et qu'il doit s'en dégager dans la mesure où elles l'en détournent.

» Pour cela il est utile de nous rendre indifférents à l'égard de toutes les choses créées, pour autant que c'est permis à la liberté de notre libre arbitre et que ce n'est pas défendu; si bien que pour notre part nous ne voulions pas plus santé que maladie, richesse que pauvreté, honneurs que mépris, vie longue plutôt que courte; et ainsi de tout le reste, désirant et choisissant cela seul qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés. »

3. Nous n'envisageons ici, de la *contemplatio ad amorem* que ce qui complète la méditation fondamentale du point de vue de l'initiative divine, de la communication de Dieu à ses créatures... Les autres aspects de la *contemplatio ad amo-*

salut part de cette idée que « *Dieu se donne* », idée fondamentale de la *Contemplatio ad Amorem*. « Amor consistit in communicatione... ; adducere in memoriam..., quantum mihi dederit [Deus] ex iis quae habet ; et consequenter [quantum] idem Dominus desideret dare seipsum mihi in quantum potest... ». « L'amour consiste dans la communication... Me remettre en mémoire... combien Dieu m'a donné de ce qu'Il a et par la suite combien ce même Seigneur désire se donner lui-même à moi le plus possible ».

La méditation fondamentale se place nettement au point de vue *surnaturel*, le seul qu'ait jamais envisagé la pensée exclusivement religieuse de S. Ignace ; il est clair que pour lui la formule « homo creatus est » considère *l'ordre réel* dans lequel nous vivons et place au point de départ de la méditation l'*élévation surnaturelle*, et au terme final, comme le salut de l'âme (« ut salvet animam suam »), toute la richesse *de la vision béatifique*. C'est du reste seulement par là que se justifie le *détachement radical* ici proposé. Il est clair aussi que pour S. Ignace tout cela est « don de Dieu » et voilà pourquoi, à partir de ce moment, l'*oraison préparatoire* de chaque méditation reprend sous *forme de prière* la doctrine du fondement : je *demande* à Dieu « ut omnes meae intentiones, actiones et operationes pure ordinentur in servitium ac laudem suae divinae Maiestatis », « que toutes mes intentions, actions et opérations soient purement ordonnées au service et louange de Sa divine Majesté ». Il est clair enfin, que, ici comme partout dans la pensée ignatienne, le Christ est présent comme médiateur et sauveur unique ; S. Ignace sait que la méditation fondamentale précisera son contenu en cours de route ; elle réapparaîtra en particulier dans les méditations directement consacrées au Christ Jésus ; dans la *Contemplatio De Regno Christi* : c'est au Christ que, au deuxième point, « omnes qui habuerint et rationem offerent se totos ad laborem », travail qui est celui qu'a défini la méditation fondamentale ; elle réapparaîtra dans la considération essentiellement christocentrique des trois degrés d'humilité, l'attitude proposée par la méditation fondamentale étant nettement marquée au deuxième degré.

La doctrine sous-jacente à la méditation fondamentale est donc très vaste. Toute la tactique de S. Ignace est de nous remettre dans nos intentions *au niveau de l'éternité*, de plain-pied, au cours de nos actions quotidiennes, avec notre destinée éternelle. L'orientation essentielle de toute notre vie, aussi bien que chacune des orientations particulières, doivent être fixées en fonction de cette éternité où Dieu sera tout en tous. Dieu a donné à l'homme par la création tout ce qu'a et tout ce qu'est l'homme naturel ; mais Dieu a fait infiniment plus : Il s'est donné *Lui-même* par toute l'économie surnaturelle, pro-

---

rem, en particulier l'admirable quatrième point, devraient faire l'objet d'une **étude ultérieure : là aussi saint Paul pourrait éclairer notre marche.**

mettant à l'homme un bonheur qui le dépasse parce qu'il est le bonheur même de Dieu devenant le nôtre, proposant à l'homme un amour qui le dépasse parce qu'il est une participation de l'homme à l'amour dont Dieu s'aime lui-même : détachement suprême de l'homme dans l'amour le plus désintéressé et félicité suprême de l'homme en cet amour même. En cet état futur des hommes béatifiés dans et par l'amour consiste la *gloire de Dieu.* C'est de *ce « détachement » suprême du Ciel* que la méditation fondamentale nous demande de faire l'apprentissage ici-bas ; nous devons nous faire peu à peu, à travers les vicissitudes et les travaux de la vie terrestre, notre âme d'éternité. Entre la vie du temps et celle qui ne finit pas, il n'y a pas opposition, il y a *continuité foncière* : « gratia initium gloriae ». L'homme ne se mortifie pas ici-bas pour jouir là-haut ; il ne s'humilie pas dans la vie présente pour être glorifié là-haut ; il ne se renonce pas, ne se détache pas dans le temps présent pour se retrouver, se réaliser dans la durée sans fin ; rien n'est négatif, temporaire dans notre vie chrétienne ; tout est construction positive, durable, éternelle ; mortification, humiliation, renoncement doivent nous faire peu à peu cette âme détachée d'elle-même, essentiellement humble et amoureuse de Dieu, qui sera la nôtre dans la vie éternelle et qui trouvera son bonheur suprême dans cet amour même. Notre vie quotidienne d'amour, de louange et de service de Dieu est déjà, par la grâce, au niveau de notre amour suprême et de notre louange totale de Dieu dans la gloire du Ciel.

Evidemment tout cela ne se comprend, ne se justifie que dans l'économie surnaturelle. L'homme est incapable de prendre par lui-même *cette attitude d'éternité,* de se faire une âme de *citoyen du ciel* sans un *appel constant d'en haut,* sans le don gratuit de *la grâce,* seule capable de nous conduire à Dieu parce qu'elle descend de Lui.

Si l'on cherche la *formule* la plus *centrale* de la spiritualité de saint Paul, celle dont dérivent toutes les autres, il nous semble qu'on la trouve dans l'épître aux Philippiens, III, 20 « ἡμῶν γὰρ τὸ πολίτευμα ἐν οὐρανοῖς ὑπάρχει », « Pour nous, notre cité se trouve dans les cieux », « Pour nous, nous sommes citoyens des cieux ». Certes ici surtout la pensée de Paul est christocentrique : c'est la présence du Christ au Ciel qui rend actuelle, tangible, notre « citoyenneté » céleste : il ajoute en effet « d'où nous attendons ardemment, comme Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire » (*Phil.,* III, 20-21).

Or, être « citoyen du ciel » n'est pas seulement une assurance *d'avenir,* c'est une réalité présente, un *état moral actuel* : « Vous êtes morts (*i.e.* morts au vieil homme, à toute l'économie de l'ancien monde) et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu ; quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi vous serez **manifestés avec lui pleins de gloire » (*Col.,* III, 3-4). Dès maintenant,**

le chrétien vit avec le Christ en Dieu une *vie toute céleste,* cachée aux hommes, morte aux intérêts purement humains, à laquelle il ne manque qu'une chose : « être manifestée ». C'est donc, nettement affirmée, cette *continuité essentielle* entre la vie présente et la vie future dont nous venons de parler; la différence entre les deux vies n'est qu'une question de « manifestation ». La « glorification » même, qui semble l'essentiel de la vie future, est déjà en cours sous son aspect spirituel de la vie présente : « nous chrétiens, réfléchissant comme un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en son image avec une splendeur croissante » (« a claritate in claritatem : ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν ») ; « nous sommes en effet sous l'influence du Seigneur qui est l'Esprit » (*II Cor.*, III, 18). Notre vie chrétienne réfléchit en nous sans voile et de *façon continue* la gloire du Christ-Dieu; cette action du Christ n'est pas simplement extérieure, elle est *intérieure,* elle nous *assimile intérieurement* au Christ, non pas pour s'affaiblir peu à peu comme le rayonnement divin chez Moïse, mais de façon sans cesse croissante, nous faisant entrer de plus en plus dans la splendeur du Christ. Et cela est normal, puisque le Christ est le principe de toute spiritualisation, cette spiritualisation qui est le propre de l'au-delà.

Notre devoir dès lors est clair : se faire une « âme d'éternité » c'est tâcher de faire siens les sentiments du Christ, c'est se faire une âme semblable à celle du Christ Jésus : « Hoc sentite in vobis quod et in Christo Iesu ». Ayez entre vous les sentiments mêmes qui furent ceux du Christ Jésus » (*Phil.*, II, 5). Le détachement que prêche saint Paul est christocentrique; nos aspirations célestes, nos intentions les plus élevées sont fondées sur la résurrection du Christ : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu; attachez-vous aux choses d'en haut, non à celles de la terre » (*Col.*, III, 1).

Ce détachement total, à base éminemment surnaturelle, est fondé sur une vérité chrétienne, souvent rappelée par saint Paul. Le chrétien est « saint », non pas d'une sainteté naturelle, fruit de la clarté de son intelligence et de la force de sa volonté, mais d'une sainteté « reçue », par don de Dieu. Notre « justice », notre valeur morale, n'est pas la « justice des œuvres », de *nos œuvres,* mais la « justice de Dieu » qui nous est gratuitement communiquée et, en nous, produira des fruits divins, les fruits de l'Esprit. « Aujourd'hui, indépendamment de la Loi la justice de Dieu a été manifestée..., justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ... [Les hommes] sont justifiés gratuitement par pure bonté de Dieu... en vue de manifester sa justice, ...afin qu'il apparaisse que Dieu est juste et qu'il rend juste celui qui s'inspire de la foi en Jésus... Où donc subsiste un motif d'orgueil? Il est exclu » (*Rom.*, III, 21-27). Le principe le plus profond de notre détachement chrétien est que notre sainteté même est pur don de Dieu;

la « justice de Dieu », la « sainteté de Dieu » s'est, dans le Christ, révélée, manifestée ici-bas ; elle devient *véritablement nôtre,* principe en nous d'une vie nouvelle désormais élevée au-dessus d'elle-même, divinisée ; je suis devenu « créature nouvelle » selon l'enseignement constant de saint Paul (*II Cor.*, V, 17 ; *Gal.*, VI, 15), « homme nouveau » (*Eph.*, IV, 24 ; *Col.*, III, 10) ; mais tout cela par *don d'en haut,* don que je reçois humblement, sans l'avoir mérité ; c'est Dieu qui se donne à moi et me transporte tout entier, à l'origine comme au terme de ma vie nouvelle, dans la sphère qui est la sienne, afin que je vive de Lui et pour Lui. La *richesse même de la donation* divine devient pour moi principe d'une *humilité* totale, puisque tout vient de Lui, et d'un *détachement* absolu de ce qui passe, en regard de la *participation* qui nous est promise au *bonheur même de Dieu,* de la participation à *la gloire de Dieu.*

Car, comme Paul le dit souvent, nous sommes appelés à entrer en participation de la gloire de Dieu (*Rom.*, VIII, 18, 21 ; IX, 23 ; *I Cor.*, II, 7 ; *II Cor.*, III, 18 ; *Eph.*, I, 17-18 ; *I Thess.*, II, 12 ; *II Thess.*, II, 14), nous l'espérons (*Rom.*, V, 2 ; *Col.*, I, 27) ; le grand malheur des hommes, avant le Christ, fut d'en être privé (*Rom.*, III, 23). Jamais Paul n'a éprouvé le sentiment d'une opposition possible entre la gloire de Dieu et la plénitude du bonheur de l'homme.

On sait que le mot hébreu « kavôd », gloire, n'est pas heureusement interprété dans la formule latine, classique depuis Cicéron, « clara cum laude notitia ». Au lieu de partir du *jugement d'autrui* qui connaît et loue la grandeur de quelqu'un, la pensée hébraïque part de cette *grandeur elle-même,* de la richesse de son contenu, de sa valeur personnelle qui la rend éminemment respectable. La *gloire de Dieu* c'est la splendeur cachée du Tout-Puissant qui se manifeste sensiblement, c'est sa perfection infinie qui apparaît au dehors, se montre brillante, agit puissamment ; force de Jahweh et gloire de Jahweh en plusieurs contextes seront synonymes.

Dans l'Ancien Testament « voir la gloire de Jahweh » est la suprême faveur (Isaïe, XXXV, 2 ; LXVI, 18 ; cfr aussi *Exod.*, XXXIV, 29 suiv.). Dans le Nouveau Testament, c'est la *participation* à la gloire de Dieu qui est promise aux élus, parce que Dieu les a destinés à être « conformes imaginis Filii sui », « à reproduire en eux l'image de son fils glorifié » (*Rom.*, VIII, 29) ; parce que le Christ « reformabit corpus humilitatis nostrae, configuratum corpori claritatis suae », « transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire » (*Phil.*, III, 21). La gloire de Dieu c'est de se communiquer, de faire participer des êtres humains à cet amour suprême pour le Père dans le Fils, qui est la perfection surnaturelle de tout homme, le bien supérieur de la créature intelligente, vers lequel, **même naturellement, elle aspire comme à un don gratuit, situé au-dessus d'elle.**

Si tout cela demande le détachement, le renoncement aux biens passagers, c'est le renoncement de l'adolescent qui abandonne ses jouets d'enfant, ses goûts d'enfant, pour commencer à prendre son attitude d'homme : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant; une fois devenu homme, j'ai abandonné ce qui était de l'enfant. Nous voyons maintenant dans un miroir, confusément; alors nous verrons face à face; je connais maintenant partiellement, alors je connaîtrai comme je suis connu » (*I Cor.*, XIII, 11-12).

Dieu ne nous demande des sacrifices, des renoncements que pour nous enrichir. Quoi que nous pensions, quoi que nous fassions, ce n'est pas nous qui « donnons à Dieu »; c'est Lui qui « donne » et toujours nous « recevons ». La gloire de Dieu c'est la sainteté de l'homme : « C'est la gloire de mon Père que vous donniez du fruit en abondance; vous serez alors mes disciples » (Jean, XV, 8). Le plus saint est celui qui a le plus reçu. « Se donner à Dieu » totalement, après des sacrifices qui peut-être semblent héroïques, c'est « recevoir de Dieu », c'est « recevoir Dieu ». C'est un des aspects les plus saisissants — et les plus consolants — de la théologie de saint Paul que cette insistance sur l'initiative divine, sur la « justice de Dieu », qui descend d'en haut, qui nous est donnée en participation par le Christ, qui devient nôtre, tout en restant action du Christ plus encore que de nous-mêmes.

Notre adhésion à ces dons supérieurs s'exprime par ces trois vertus de « foi, d'espérance et de charité », que Paul rappelait aux Thessaloniciens dès les premières lignes inspirées qu'il nous a laissées (*I Thess.*, I, 3) et dont il disait aux Corinthiens qu'elles sont dans notre vie les trois seuls moyens d'atteindre ce qui demeure, les trois vertus qui fixent l'individu dans le sens de l'éternel : « Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria haec ». « Présentement ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité » (*I Cor.*, XIII, 13). Et voilà pourquoi tous les détachements et tous les renoncements humains n'auront jamais de valeur que s'ils naissent de la profondeur de notre foi, de notre espérance et de notre charité, tout en aidant à les approfondir encore.

Pour achever d'éclairer par saint Paul toute la richesse doctrinale de la méditation fondamentale des Exercices, un dernier point reste à considérer : l'aspect concret, pratique, de ce détachement (de cette « indifferentia ») qu'Ignace met à la base de ses Exercices spirituels. Les choses du temps, biens, événements, situations, ne sont que des *moyens* pour une fin supérieure à ce qui passe; on ne se sert de moyens que « tantum... quantum », dans la mesure *exacte* où ils coopèrent à l'obtention de la fin; on les rejette dans la mesure exacte où ils écartent de cette fin; et pour obtenir cette limpidité de jugement et

cette souplesse de volonté dans l'usage des créatures, on s'efforce peu à peu à cette disposition d'âme qui rend aux choses leur juste valeur, à cette « indifférence » qui élève tout l'homme au-dessus des réactions sensibles de l'intérêt, du plaisir ou de la fantaisie, à ce « détachement » qui fixe la volonté sur les biens définitifs et éternels et méprise ce qui passe.

Saint Ignace a ici en vue de préparer l'élection, l'ordination fondamentale de toute notre vie selon le plan divin. Mais il a en vue, plus profondément encore, de former l'homme surnaturel par l'*exercice constant* de ce détachement chrétien. Nous avons rappelé le but : se faire ici-bas peu à peu, dans la fidélité à la grâce, une âme de « citoyen du ciel », une âme d'éternité.

Certes, c'est un art bien difficile que celui de se surnaturaliser sans détruire ou fausser la nature, de réaliser en soi par la grâce les intentions de Dieu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, sans méconnaître les dispositions foncières établies en nous par Dieu créateur. On a souvent constaté que la difficulté principale dans la vie spirituelle n'est pas de se mortifier, de se renoncer, mais de choisir judicieusement les mortifications, les renoncements qui nous surnaturalisent, qui créent en nous « l'homme nouveau » selon la grâce et non pas le « stoïcien » vidé de toute spontanéité humaine. La *grâce seule* peut réaliser en nous ce prodige de lumière et de force : nous apprendre ce qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous donner le courage de le recevoir de Dieu. Nous ne montons vers Dieu que si Dieu nous appelle. La grâce procède toujours de la même manière : faire réagir sans cesse l'un sur l'autre dans l'âme de l'homme l'attrait des biens éternels et la désaffection des choses qui passent. On ne se détache pas pour s'appauvrir, pour se diminuer, mais pour s'enrichir et se grandir par l'attachement à l'éternel, mais ce détachement même nous hausse jusqu'à une meilleure intelligence des dons d'en haut et à de plus ardents désirs de les recevoir. Toujours, c'est Dieu qui donne, qui se donne; sa gloire consiste dans cette incessante communication de Lui-même qui nous oriente de plus en plus entièrement vers l'amour de Dieu total, l'amour dont Dieu s'aime lui-même.

Saint Paul a toujours indissolublement uni dans sa vie ce détachement des choses du temps et cet attachement total aux dons éternels. Ce qui fut toujours premier dans sa pensée, c'était l'idée du *don de Dieu,* de l'amour de Dieu qui gratuitement s'est penché sur l'humanité pour la combler des richesses mêmes de Dieu. Toute l'activité de l'homme, s'orientant vers Dieu, tout « détachement » humain, n'est qu'*une réponse* à un appel, ou plus exactement n'est qu'une acceptation par l'homme de l'action de Dieu en lui. Là où Paul, un jour, exprime avec le plus de vigueur son ardent effort personnel pour saisir le Christ, brusquement il transforme sa phrase pour marquer que

c'est le Christ qui d'abord l'a saisi, lui, Paul : « Je veux arriver à Le connaître, Lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances; je veux reproduire en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir à la résurrection des morts. Non que je sois déjà parvenu au but, ni que je sois devenu parfait; mais je poursuis ma course pour Le saisir, *parce que j'ai été saisi moi-même par le Christ Jésus* » (*Phil.*, III, 10-12).

C'est parce que la plénitude des dons divins est offerte que toute la création se tend, gémit vers l'au-delà : tout le chapitre VIII de l'épître aux Romains rend de façon aiguë cette aspiration angoissée de l'Univers présent vers la vie éternelle; Paul se plaît à y marquer le néant du temporel en regard de l'éternel : « Les souffrances du temps présent sont sans proportions avec la gloire qui doit se manifester en nous » (v. 18); notre corps ne sera pleinement racheté, libéré, que dans l'au-delà : « nous gémissons en nous-mêmes, aspirant à l'adoption, aspirant à la rédemption de notre corps » (v. 23); notre intelligence se sent ici-bas profondément ignorante en face des promesses de Dieu : « nous ne savons que demander comme il le faudrait; mais l'Esprit lui-même intercède éminemment pour nous par des gémissements inénarrables » (v. 26). A la base de tout il y a *l'amour de Dieu* pour nous : Dieu nous aime et, par le Christ, nous conduit infailliblement au terme : « Qui nous séparera de l'amour du Christ (de l'amour que le Christ a pour nous)? L'affliction ou la détresse? La persécution? la faim? la nudité? le glaive? Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés (VIII, 35-37). »

Comme condition essentielle de tout détachement, Paul pose la « *vision* » de l'éternel dans les choses du temps : « nos regards ne se fixent pas sur les choses visibles, mais sur les invisibles; les choses visibles ne sont que pour un temps; les invisibles sont éternelles » (*II Cor.*, IV, 18). Cette *vision de l'éternel dans la vie du temps* est sans doute une des directives inspirées qui expriment le mieux l'idéal que cherche à atteindre la méditation fondamentale de saint Ignace; c'est de cette « *vision* », fondée sur l'esprit de foi, que *naît* le détachement.

On multiplierait indéfiniment les citations de saint Paul exprimant cette orientation spontanée, qu'on dirait « instinctive », de sa pensée vers l'éternité, éternité où le Christ, qui nous est si étroitement uni, tient notre place, orientation si bien résumée dans le texte déjà cité : « Si consurrexistis cum Christo, quae sursum sunt quaerite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quae sursum sunt sapite, non quae super terram » (*Col.*, III, 1). Le détachement n'est possible qu'en vertu de l'Incarnation et de la Rédemption achevée dans la Résurrection; le détachement fondamental a été réalisé ici-bas une fois pour toutes, lorsque le Christ est venu parmi nous pour « mourir au péché », pour « être crucifié au monde », et c'est sa force de détache-

ment qui, seule, peut inspirer et diriger la nôtre, ou, plus exactement, qui nous est communiquée, qui devient nôtre; c'est la victoire du détachement, réalisée par la Résurrection du Christ, qui éclaire toute la voie, qui nous transporte dès maintenant dans la sphère de l'au-delà. Dès à présent « nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés » (*Rom.*, VIII, 37).

Aussi est-ce par des formules qui expriment le drame du Calvaire que Paul synthétise le détachement chrétien; son langage, très expressif, est centré autour de cette idée de « mort », de « crucifiement » : « Mortificate ergo membra vestra quae sunt super terram », « Faites donc mourir vos membres qui sont de la terre : la fornication, l'impureté, etc. » (*Col.*, III, 5); « Par la croix du Christ, le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde » (*Gal.*, VI, 14); ce langage de Paul a fixé notre vocabulaire chrétien : « mortification », « vie crucifiée », etc. C'est ce « Christocentrisme », passionnément attaché au Maître, qui donne au « détachement » de Paul sa « spontanéité » remarquable, son aisance, sa vigueur. En regard des dons divins offerts aux hommes par le Christ, les valeurs purement humaines n'existent plus; ce qui n'est que naturel et n'est pas assumé dans l'économie nouvelle est balayure et détritus : « Tous ces avantages que je possédais, je les ai tenus pour un désavantage, à cause du Christ. Bien plus, je tiens toutes choses comme un désavantage, en regard du bien suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour lui j'ai accepté de tout perdre et je regarde tout comme de l'ordure, afin d'avoir le Christ pour gain... » (*Phil.*, III, 7-8).

Ce mépris des choses du temps est si instinctif chez saint Paul qu'il lui inspire parfois, comme premier mouvement, des paradoxes ironiques, qu'il s'empresse du reste de corriger immédiatement. Les chrétiens de Corinthe blessent l'union entre eux en allant porter devant les juges païens leurs conflits d'intérêts purement humains. Les réactions de Paul sont typiques. Vous, chrétiens, qui êtes appelés à juger le monde, « n'avez-vous pas qualité pour les différends minimes? » Et poussant sa pensée à l'extrême : « Si donc vous avez des différends d'intérêt temporel, établissez comme juges les hommes les moins estimés de l'église ». Les intérêts du temps sont si accessoires que n'importe qui dans l'Eglise, même le moins doué, est suffisamment qualifié pour les arbitrer. Mais tout de suite, avec son bon sens administratif, Paul se corrige : « Je dis cela pour vous faire honte. Ainsi il n'y a pas parmi vous un seul homme sage qui soit capable d'être juge entre ses frères? » Paul ne comprend pas qu'un intérêt temporel puisse amener des chrétiens à compromettre leur union mutuelle : « De toute façon, c'est déjà un tort de votre part que d'avoir des procès entre vous : pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt **l'injustice? pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt dépouiller? »** (*I Cor.*, VI, 1-8).

Ce mépris du temps va si loin que Paul engage ses convertis à rester volontairement dans leur condition sociale, pourvu qu'ils puissent trouver en elle les moyens de se sanctifier : « Que chacun demeure dans la condition dans laquelle Dieu l'a appelé : Tu as été appelé esclave ; ne t'en mets point en peine ; lors même que tu pourrais devenir libre, tire plutôt profit (spirituel) de ta condition » (*I Cor.*, VI, 20-21). Pour Paul, tout cela, esclavage ou liberté, n'a pas d'importance en regard des biens éternels ; dès que ceux-ci peuvent être acquis, le reste ne compte plus...

Est-ce à dire que, d'un point de vue humain total, Paul ne soupçonne pas cette nécessité d'un ordre naturel de la vie présente inscrit dans la constitution même de notre être ? ne comprend-il pas les exigences sociales, les exigences individuelles naissant de ce que nous sommes de par Dieu notre créateur ? N'y a-t-il pas, à la base de ce détachement, chez Paul comme chez Ignace, une sorte de *mépris* du monde présent, d'indifférence de principe à tout progrès humain, progrès scientifique, progrès social, progrès spirituel ? N'y a-t-il pas une renonciation foncière à tout *humanisme*, quelque légitime qu'il puisse nous paraître ?

Nous croyons qu'au contraire la pensée de saint Paul, comme aussi celle de saint Ignace, laisse l'accès large ouvert à un *véritable humanisme*, celui qui entre dans le plan divin total. Nous ne pouvons songer à traiter ici ce problème très vaste ; cette enquête serait trop longue et est en dehors du sujet de cet article [4]. Seule, la conclusion importe. Dans la perspective de Paul, l'intervention divine par le Christ dans l'histoire de l'humanité est nécessairement *première* ; dans l'économie présente on ne part pas de l'homme pour aboutir à Dieu, tout descend de Dieu à l'homme ; à l'expression « humanisme chrétien », Paul préférerait sans doute la formule « christianisme humain », qui marque mieux la primauté essentielle de l'élément surnaturel, l'influence bienfaisante du don du Christ sur tous les éléments humains, en même temps que son respect profond pour l'œuvre de Dieu créateur. Dans la pensée de Paul, rien ne sera *définitivement* viable, utile, fécond ici-bas qu'en acceptant d'abord, comme principe, le don divin fait dans le Christ, qu'en se soumettant d'abord librement à ce qui vient d'en haut pour notre salut et notre enrichissement. La science qui ne s'ouvrira pas, par le haut, à l'humble effort d'intelligence du « mystère » aujourd'hui révélé aux hommes par la sagesse de Dieu restera une « sapientia huius saeculi et principum huius saeculi qui destruuntur », « une sagesse de ce siècle et des princes de ce siècle qui vont à leur ruine » (*I Cor.*, II, 6). Pour reprendre toute sa significa-

4. Cfr quelques remarques à ce sujet dans notre ouvrage : « Sous les yeux de l'incroyant », 2e édition, 1946, p. 131-135 et 150-152.

tion dans le plan divin, pour être « racheté », le corps humain doit se laisser spiritualiser par le corps du Christ ressuscité : « Le corps est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps. Dieu qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera aussi par sa puissance... Vos corps sont les membres du Christ » (*I Cor.*, VI, 14-15). Même la recherche de Dieu, si elle n'a pas déjà trouvé le Christ ou n'est pas mystérieusement dirigée par lui, restera un « vain tâtonnement pour l'atteindre » (*Act.*, XVII, 27) ou un « zèle qui manque d'intelligence » (*Rom.*, X, 2). Le rattachement par la foi à l'économie divine, à la révélation du « mystère » de Dieu, est la condition préalable et indispensable de tout progrès naturel complet, de tout parfait équilibre humain, individuel ou social.

Et par là Paul aboutit à l'affirmation triomphante de la victoire du chrétien dans le monde. Il écrit à propos des partis de Corinthe qui se heurtent en faveur de Céphas, ou de Paul, ou d'Apollos : « Que personne ne mette sa gloire dans des hommes ; car tout est à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir, tout est à vous ; mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu ». Et un exégète anglican [5] interprète parfaitement la pensée de Paul en ces termes : « Le croyant, devenant membre du Christ, participe à sa royauté universelle, toutes choses étant subordonnées au royaume de Dieu et donc à son bonheur éternel, comme moyens pour une fin. Le chrétien perd son droit de naissance en traitant le monde ou ses intérêts comme fins en eux-mêmes, c'est-à-dire en devenant l'esclave de personnes ou de choses. Sans Dieu nous serions le jouet des circonstances ; le monde nous écraserait, sinon dans la vie, du moins dans la mort. Mais actuellement toutes ces choses sont nôtres ; nous les rencontrons comme membres du Christ, enracinés dans l'amour de Dieu ».

N'est-ce pas là, précisément, le sens le plus profond de la méditation fondamentale des Exercices spirituels de saint Ignace ?

Jean LEVIE, S. J.

5. Commentaire de l'évêque Robertson, publié avec collaboration de Plummer, 1914, p. 72.